





# L'ÉDUCATION FÉLINE

D U M Ê M E A U T E U R

Tous les soleils

*coll. « Fiction & Cie », 1984, prix Femina  
et coll. « Points Roman », n° 228*

Angelica

*coll. « Fiction & Cie », 1988  
et coll. « Points Roman », n° 369*

Rendez-vous sur la terre

*coll. « Fiction & Cie », 1989  
et coll. « Points Roman », n° 454*

Bambini

*coll. « Fiction & Cie », 1993  
et coll. « Points Roman », n° 688*

*Fiction & Cie*

---



Bertrand Visage  
L'ÉDUCATION  
FÉLINE

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106547-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Si l'on peut croire, comme le croient des centaines de millions d'hommes, que nous vivons plusieurs vies, pourquoi ne pas croire aussi que dans chacune de nos vies nous sommes le lieu de rencontre de plusieurs âmes ? »

PAULINE RÉAGE.





On était en juin et, par une matinée de grande chaleur, une chatte ondulait dans la prairie. Entraînée par le poids anormal de son ventre, elle se déplaçait avec un curieux tangage, donnant l'impression de flotter entre les tiges. Son nez était une petite mouche rose thé, rendue luisante par la fièvre. Elle avait le souffle saccadé, conséquence de la lutte qu'elle venait de livrer pour capturer ce qui serait sans doute sa dernière proie avant le repos : une longue ceinture squameuse qui pendait en point d'interrogation de chaque côté de sa gueule, une couleuvre.

Un instant, elle se dressa verticalement au-dessus de la prairie, comme dans un geste de présentation de son ultime trophée, ou simplement pour annoncer qu'elle allait désormais se dédier tout entière aux préparatifs de la maternité.

Un vent de canicule se leva. La mer et ses poissons

avaient disparu d'un seul coup, étouffés, avalés par la brume farineuse qui bouchait l'horizon. Après s'être tenue toute droite comme une marmotte siffleuse, la chatte retomba en avant et poursuivit sa quête. Elle se dirigeait vers un ancien séchoir à tabac, évoluant avec lenteur, en chaloupant et zigzaguant, lorsque soudain un invisible obstacle, une sensation de gêne, d'hostilité et de froideur la contraignirent à s'arrêter. Étonnée par l'outrage, elle tira d'un coup sec sur la gauche, découvrant en même temps la double mandibule du piège d'où montait cette contracture qui la paralysait jusqu'au genou.

La chatte poussa un gémissement, puis elle se remit à tirer, elle secouait et crachait en s'arc-boutant désespérément contre le sol. Une heure entière s'écoula de cette façon ; ses pupilles étaient maintenant imbibées d'un liquide blanc de frayeur qui évoquait la paraffine. De temps en temps, elle cessait de lutter, regardait cet objet gris qui lui serrait la patte, avalait des gorgées d'air avec un petit spasme comme un cri de mouette, puis elle recommençait à secouer le menton dans tous les sens, mordant les touffes, bavant de rage, évidemment sans le moindre résultat.

La nuit de juin tomba sur la prairie. Les fantasmagories du sommeil consolèrent un instant la crucifiée ; en dormant, elle croyait voir se réaliser son vœu le plus intense, qui était de faire un pas, puis un deuxième,

puis une multitude, mais, quand elle ouvrit les yeux, elle se retrouva moitié debout, moitié accroupie au milieu du pré, avec la rosée froide du petit jour qui coulait sur ses muscles et les transformait en plomb.

Le lendemain matin, un vent chaud parfumé de chèvrefeuille descendit des étoiles. La chatte resta clouée jusqu'à la nuit suivante, puis de la nuit jusqu'au matin encore. A côté d'elle, la couleuvre se décomposait, confiture brune envahie par les fourmis, et dont les relents sucrés l'affolaient.

Mais le troisième jour, une sensation presque joyeuse, une douleur bien connue commença à faire des cercles dans ses flancs. C'était là que les difficultés l'attendaient, car jusqu'à présent elle n'avait eu qu'à se laisser mourir peu à peu, mais maintenant il lui fallait pousser vers la lumière ses enfants.

Comment s'y prendre ? Au milieu de son cauchemar, la chatte bourdonnait de bonheur tout à coup, son museau se mouillait d'émotion. Les petits allaient bientôt sortir : il fallait absolument qu'elle s'étende sur le côté, elle devait s'allonger, mais cette attitude si naturelle était devenue impossible par le fait de sa patte prisonnière. Il fallait pourtant qu'elle s'allonge. Tout de suite. Comment faire ?

La chatte examina avec calme cette situation sans précédent. L'allégresse continuait à l'étourdir, le rythme sourd des contractions heurtait par vagues dans son

cerveau le dépit et l'infamie de la captivité. Elle en tirait une euphorie qui lui donnait tous les courages, un prodigieux goût de détruire. Alors, elle montra les crocs, plongeait sa bouche entre les herbes et les racines, ferma les yeux et décida de s'amputer.

Dans le ciel de midi, le soleil étincelait et le vent de sucre avait retenu sa respiration pour entendre grogner la chatte, pour l'écouter chanter à mi-gorge tout en se rongant. Pendant une heure, elle mastiqua les cartilages, la peau, le bulbe bleu des muscles tuméfiés, mais cette exaltation retomba d'un coup. Comprenant qu'elle n'y arriverait jamais, la chatte pleura tout bas sa peine, son regret et son impuissance. Et finalement, sans avoir pu s'étendre sur le flanc, elle mit au monde en milieu d'après-midi six chatons tout trempés, qu'elle observa d'une curieuse manière.

Les deux derniers lui parurent excessivement chétifs, à peine viables. Elle étira quelques coups de langue distraits, réfléchissant à leur avenir précaire, puis elle les dévora sur-le-champ.

Après cet étrange festin, la jeune mère à demi hallucinée par la soif et la fatigue se retourna pour contempler les enfants qui lui restaient. Ils étaient au nombre de quatre, et le hasard avait décrété que ce serait quatre mâles. Elle contempla leurs petites faces aplaties boxant autour de ses tétines, leurs minuscules oreilles rondes, elle détailla leur poil hirsute, les emblèmes de leur robe,

c'est-à-dire les trois couleurs qui les définissaient : le jaune, le blanc, le noir. Car les quatre boxeurs étaient tigrés à l'instar de leur mère, mais ils n'étaient pas identiques entre eux. Chez les uns la nuance claire dominait, le jaune ou le blanc, alors que les autres se rapprochaient plutôt du pelage ténébreux de Frankie, le matou de la grotte.

Dès les premières heures de leur chaotique existence, la chatte n'arrêta plus de miauler au-dessus d'eux ; elle leur parlait dans son langage, elle les enveloppait d'une leçon obscure, répétée, suppliante. Infatigablement, elle dessinait la vie qui les attendait dans les prochains jours, lorsque son corps de chatte serait devenu plus sec qu'une paille. Car elle était persuadée de mourir bientôt.

– Écoutez, mes petits, écoutez bien ce que vous devrez faire...

S'exprimant lentement et dans un langage à leur portée, elle évoqua le village des hommes – les hommes dissimulés derrière leurs remparts, toujours en train de boire ou de ripailler –, les précautions qu'il fallait prendre devant eux, les attitudes à éviter, leur brutalité proverbiale, la pitié inattendue dont ils sont capables, et puis l'odeur de leurs trottoirs, le ciment chaud où il fait bon s'allonger au soleil.

– Oui, les trottoirs en ciment, la chaleur...

Elle miaulait même la nuit, sans arrêt, sauf quand

sa langue n'était plus humectée et restait pendue hors de sa bouche comme une écorce de bois.

– Les trottoirs au soleil...

Elle miaulait à tue-tête, et les quatre petits boxeurs l'écoutaient à peine, comprenaient vaguement sa douleur, retenaient plus ou moins quelque chose, même si en apparence ils ne songeaient qu'à la renverser sur le flanc pour s'abreuver d'elle.

Un des derniers matins – car tout ceci dura des jours et des jours –, la chatte regarda attentivement le plus clair d'entre eux, qui jouait au mépris de toute prudence avec sa moustache. Soudain, sans une parole, elle l'assomma et le mangea. Le vent des étoiles se remit à souffler. Il restait donc trois chatons.

Un soir où ils étaient excités par la faim, le plus sombre d'entre eux mordit par mégarde une oreille maternelle, mais aussitôt après, en croisant les yeux de la chatte, conscient de son erreur, il s'écarta à reculons et prit le large, décidé à ne plus revenir. S'était-il souvenu que ses défunts frères avaient été gratifiés du même regard juste avant d'être mangés? Quel fut le motif de cette fuite? Était-ce la saveur humide du crépuscule qui l'attirait et l'incitait aux aventures? Le chaton s'éloigna et se mit à folâtrer dans les herbes avec une assurance dépourvue de préjugés.

C'était le plus noir, le plus vif et le moins docile des trois derniers, c'était également celui qui présentait

la ressemblance la plus incontestable avec son père présumé, Frankie, le robuste matou formidablement laid, massif, pansu et amoché, accablé d'innombrables maîtresses dans le pays corse. Mais au fait, où était-il, le père, à cette heure-ci ? A ses chasses, probablement ; il se pavait dans le crépuscule avec une souplesse de boa, ignorant de sa descendance, balançant sa grosse tête carrée.

La soirée s'annonçait idéale, et le chaton noiraud – que sa mère avait baptisé, qui sait pourquoi, Nelson Ollala – s'éloigna sur ses pattes tremblantes avec la désinvolture d'un héritier de bonne race. Étourdi par les senteurs de sève, notre héros tenta d'abord d'attraper sa queue, puis l'ombre de sa queue, jusqu'au moment où l'un de ses coussins griffus se posa par hasard sur une rainette des prés, une grenouille toute verte et prête à pondre, à peine plus importante qu'une punaise. Étonné du succès, il l'écrasa et la porta délicatement à sa bouche.

Le goût chaud et vanillé de la rainette devait l'accompagner ensuite toute la nuit, flottant dans sa poitrine comme un halo de lune fidèle et rassurant. Les narines dilatées, Nelson Ollala, fils de Frankie et de la chatte tigrée, poursuivit son voyage qui lui parut immense, se roulant dans les sillons imprégnés de musc, grattant les taupinières avec la fureur d'un chercheur de trésor.

Mais, au matin, le souvenir de la rainette s'évapora brutalement et la lumière du jour lui fit froid dans le dos. Pourtant, l'expédition l'avait comblé et fortifié, il

retrouva sans trop de tâtonnements son chemin de l'aller. Il aperçut d'abord le coin d'herbe jaunie, presque rousse comme si l'on venait d'y faire un feu, il s'avança en gémissant de joie, ne doutant pas de retrouver ses frères, la fourrure de la mère chatte, sa langue brune et ses caresses qui flatteraient son corps engourdi.

Mais que se passait-il ? Sur l'herbe, personne. Nelson eut un doute, pensa s'être trompé d'endroit, leva le nez en l'air comme si toute sa famille avait pu s'évanouir par les voies célestes. Est-ce que les mères s'envoient quelquefois ? Personne. Un soupir misérable glissa hors de sa poitrine, à peine un court sanglot où se mêlaient l'étonnement, le doute, l'espoir déçu, la solitude et peut-être un sentiment de faute. Avait-il eu raison de s'éloigner si longtemps, de partir si loin ? Où aller, à présent ? Qui pourrait bien vouloir de lui ? Le chaton se leva en chancelant, tourna ses yeux abrutis de lumière vers la découpe grise du village, se demanda encore une fois quel chemin mystérieux avait emprunté sa mère, et pour finir il se rappela les dernières paroles délirantes qu'elle avait prononcées, la dernière leçon pleine d'une indicible et voluptueuse nostalgie :

– Les trottoirs en ciment. L'odeur du ciment chaud...

Il se remit aussitôt en marche, convaincu que son salut se trouvait sur ces trottoirs, et décidé à chercher refuge auprès des hommes.



Nelson Ollala chemina pendant deux jours sur le bord d'une route en lacets. Il marchait en boitant de fatigue, se traînant comme une tortue tricentenaire, et très souvent il était contraint de s'aplatir sur une touffe d'herbes pour soulager un besoin urgent. Les coliques et les nausées faisaient bouillonner leur marée atroce dans son ventre. Nelson avait beaucoup changé en peu de temps. Lui qui avait passé une si belle nuit sous la lune, qui en était revenu avec un appétit étincelant et un grand amour de la vie, à présent il ne pouvait plus faire trois pas sans se vider par toutes les extrémités. Le résultat était que son corps avait fondu comme une poignée de neige ; son pelage sentait mauvais, sa grosse tête ronde, lourde à porter, balançait dans la chaleur, et le bout de sa langue rose s'étirait au-dehors pour laisser sortir les glaires, qui formaient une longue pelote déroulant son filament visqueux derrière lui.

Le chaton marcha jusqu'à la nuit, puis il dormit quelques heures dans une buse de ciment au fond du fossé. Le deuxième jour, un carillon de cloches le réveilla à l'aube. La route en lacets continuait de monter, le soleil frappait toujours aussi dur, mais il nota que son état général s'améliorait peu à peu. D'une part, les diarrhées avaient presque complètement disparu ; d'un autre côté, il commençait à éprouver les premiers signes d'un mal nouveau, insolite et plein de force : la faim...

Dans l'après-midi, Nelson Ollala arriva devant la muraille du village. Peuplé d'environ trois mille âmes, San Felice dissimulait ses géraniums, ses escaliers et ses maisons blanches derrière un épais mur d'enceinte qui datait probablement des Génois.

Nelson fut très impressionné par la hauteur et la puissance de cette solide muraille. Sous la lumière déclinante, elle présentait une belle couleur brûlée et les trous du salpêtre abritaient des nids de frelons étourdis par l'avalanche violette des bougainvilliers en fleur.

Sans réfléchir davantage, le chaton longea le mur exactement comme il avait suivi la route en lacets. Sa famine était grande, il devinait maintenant les hommes tout proches. Tout en rasant le mur, il le tâtait, le caressait avec la pointe de ses poils ébouriffés, et sous l'effet de ce coup de plumeau qu'il passait délicatement le long des pierres, de minuscules poussières,

de minuscules parties d'éternité s'envolaient de la caillasse brûlée...

Les hommes étaient là, quelque part derrière. Une foule, une ruche, une armée... Un énorme murmure parvenait jusqu'à ses tympans... Ces voix contenaient du feu, elles crépitaient comme un brasier, elles chauffaient l'air, elles bondissaient par-dessus la muraille...

Comment est-il possible de faire autant de bruit ? A quoi sert tout ce bruit ? Nelson Ollala coucha les oreilles pour éviter d'être scandalisé, mais il n'en continua pas moins d'avancer, car il avait soudain le sentiment que cette ruche, cette armée, cette foule se livrait à une distraction hautement passionnante : ils mangeaient !

Et tout d'un coup, à la faveur d'une brèche, il put les voir. Son intuition se révéla parfaitement fondée ; les hommes étaient bel et bien en train de se nourrir. Toutefois, ils ne devaient pas avoir très faim, ou alors les plats ne leur plaisaient qu'à moitié, car ils trouvaient quand même le temps de faire ce bruit de feu avec leur bouche.

Nelson Ollala, au contraire, s'attachait à être encore plus silencieux et discret que de coutume. Il passa comme un ruban de soie à travers l'ouverture du mur. Néanmoins, ses pattes électrisées se précipitaient vers le repas avec une vive impatience et son bout de langue rose se fit plus suppliant. Il aperçut une racine de

magnolia qui émergeait du sol. Il l'atteignit en une douzaine de bonds, se mit à l'abri, essaya ensuite de cesser de trembler et contempla la ruche.

Les individus, une soixantaine, étaient alignés en deux rangées parallèles autour d'une longue surface plane encombrée de récipients fumants, de corbeilles de fleurs blanches et de flacons pleins d'un liquide écarlate qui brillait au soleil. Les dimensions de l'assemblée, le vacarme stupide, le grand nombre d'esclaves qui allaient et venaient pour servir les mangeurs, tout ceci était assez impressionnant. Cela donnait aux hommes un air de supériorité et de puissance qui expliquait sans doute leurs façons si grossières. Au lieu de se recueillir devant leurs écuelles, au lieu de se prosterner avec une avidité émue et reconnaissante, au lieu de rendre grâce, au lieu de se taire simplement, ils faisaient un raffut de tous les diables.

Une seule exception méritait d'être notée; au centre de la table, il y avait une humaine vêtue tout de blanc qui paraissait beaucoup moins agitée que les autres. Un voile blanc recouvrait sa tête, maintenu au sommet par une petite grappe de perles nacrées.

Nelson Ollala avait déjà trouvé sa protectrice, ce serait elle et personne d'autre. Oui, mais pourtant il avait beau l'observer, un détail très curieux échappait à sa conscience de chat, une chose tout à fait extraordinaire, à savoir que la mariée était *vieille* – parfaite-

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPOT LÉGAL : JANVIER 1997, N° 22891 ( ).

